

420 GRAMMES

Le poids du mépris

420 GRAMMES

Le poids du mépris

Cyndie Brémond

© 2024, Cyndie Brémond

ISBN 978-2-9592040-0-5

Dépôt légal : février 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Mise en page, couverture et autoédition : Anne Guervel

Préface de Y.B.

Ce livre autobiographique raconte le traumatisme causé par un deuil périnatal.

Les douleurs physiques et émotionnelles qui accompagnent toute cette triste période sont décrites avec précision.

Le passage d'une enfance heureuse à une adolescence compliquée, le désir profond d'être mère, puis enfin cet heureux évènement qui démarre bien pour finir tragiquement et provoquer une prostration.

L'analyse approfondie à chacune des étapes vous conduira à un questionnement sur tous les problèmes associés à cette tragédie :

- *Endométriose.*
- *Erreur médicale ou simplement négligence ?*
- *Comportement des proches et des intervenants.*

L'auteur livre tous les détails, parfois sordides, qui vont peser bien plus que « 420 grammes » sur le reste de sa vie, ainsi que son analyse point par point de ces enchainements destructeurs.

Une synthèse vous permettra de vous positionner sur ce problème sociétal encore trop souvent traité avec méconnaissance par rapport aux conséquences irréversibles qu'il génère.

*À ma fille, Anna, mi niña querida.
À tous les parents, à tous les paranges¹,
Et à ceux qui le deviendront.*

¹ Étymologiquement, le terme « parange » se construit à partir des mots « parent » et « ange », et désigne un parent qui a perdu son enfant pendant la grossesse, après la maternité ou longtemps après. On parlera plus précisément de « mamange » et de « papange » pour désigner la mère ou le père endeuillé.

*Hello darkness, my old friend,
I've come to talk with you again*

Simon and Garfunkel, *The Sound of Silence*, 1964

J'ai toujours aimé cette chanson. Sans vraiment comprendre ses paroles ni leur sens. Certaines analyses expliquent qu'elle parle du manque de communication entre les humains, qu'elle dénonce l'individualisme, l'apathie. On entend sans écouter, on regarde sans voir. Puis un jour, j'ai cherché sa traduction. Étrangement, je me suis rendu compte que cette « simple » chanson exprimait parfaitement ce que je ressentais, alors que la vie m'accablait. L'incompréhension. L'indifférence. La solitude.

Dans certaines épreuves, quoique l'on en dise, et même si l'on est entouré de mille bras, on est résolument seul. Face à sa souffrance, sa colère, son envie de hurler, de mourir. Le sentiment d'injustice est d'autant plus fort quand il n'y a pas d'explications, pas de raisons. La vie nous a montrés du doigt et a abattu sa hache sur notre nuque. C'est ainsi. Personne ne peut comprendre sans l'avoir vécu. J'en ai fait la triste expérience, à l'été 2014.

Alors j'ai écouté en boucle la version de 1966, la meilleure de toutes, celle qui prend au ventre, l'écorche, l'entaille, le déchire, quand on saisit le sens du message fort dont elle est vectrice. Je ne l'écouterai plus jamais comme avant, sans avoir le cœur ni l'âme, brisés. Désormais, je ne penserai ni n'agirai plus de la même manière. Je suis devenue une autre. Vous aussi, peut-être, après avoir feuilleté les pages de mon histoire.

Le son du silence. Comment le définir dans un tel cas ? Un assassin... Mon assassin...

Le silence... ce silence... pesant... si pesant...

Chapitre 1

Personne ne parlait. Je pouvais entendre le fracas de leurs larmes sur le sol poussiéreux. C'était pourtant une belle journée de fin d'été, ce samedi 6 septembre 2014. Il faisait chaud, mais pas trop. Un temps comme on les aime, pour se balader, manger au jardin ou en terrasse, en famille ou entre amis. Mais pas pour vivre cela...

Le rendez-vous avait été donné sur le parking d'une église. Celle de mon si cher village d'enfance. Autrefois, je gambadais dans les prés alentour, vivante, insouciante. Il n'y avait alors pas de goudron, pas d'adieux, pas de sanglots. Le temps qui passe a ce pouvoir de changer les choses, et parfois de les détruire. Il en est de même avec les êtres humains.

Il n'y avait pas beaucoup de monde, et d'ailleurs, il n'y en avait pas besoin de plus. Seulement ceux que je considérais encore comme ma famille : des êtres humains avec un cœur, de l'empathie et de vraies valeurs. A ce sujet, la quantité n'est pas toujours un gage de qualité. Ils s'étaient tous bien vêtus, mais le noir dominant de leurs tenues et leurs visages fermés annonçaient une funeste cérémonie. Ils tentaient de cacher leur chagrin derrière des lunettes noires, de retenir leurs soupirs pour ne pas me blesser davantage, mais moi, perdue et inerte au milieu de cette sombre foule, je sentais la tristesse, la froideur, la mort, me fouetter l'échine.

On m'embrassait, on m'étreignait, comme pour essayer de me faire oublier que c'était la fin, la déchirante et inéluctable séparation des corps. Après cela, il ne resterait plus rien, à part des fleurs fanées et des souvenirs. Et j'en avais si peu...

Le temps paraissait figé, presque illusoire. Comme dans ces films où une goutte d'eau reste en suspens dans l'air avant d'aller faire corps avec la faïence de la baignoire. Comme dans un rêve dont on ne voudrait jamais se réveiller. Mais je vivais un cauchemar sans nom.

Quelques jours plus tôt, mon cœur s'était liquéfié en un flot acide se déversant à vive allure dans ma poitrine, brûlant tout sur son passage, serrant ma gorge, entravant mes poumons. Telle une coulée de lave monstrueuse qui détruit la moindre étincelle de vie avec une violence colossale.

Je me disais que je traversais peut-être une faille temporelle, mais elle n'était pas nimbée de lumière. Elle s'apparentait plutôt à un trou noir gigantesque, effrayant, glacial et sans fin. Si c'était le cas, elle ne me menait pas dans un monde parallèle où tout cela n'aurait jamais existé. Un monde dans lequel mon ventre serait encore rond, et la douleur liée aux lames acérées que la mort plantait profondément dans ma chair, inexistante.

Non, elle me dirigeait droit vers un tas de pierres gravées aux noms de nos chers disparus, sous lequel je m'apprêtais à déposer les cendres encore fumantes de mon cœur.

— C'est bon va, ton cœur, il repoussera avec le temps ! m'avait-on dit.

Le temps nécessaire, comment le quantifier ? Cette phrase fait de loin partie du top trois des commentaires les plus ahurissants que j'ai pu entendre. En deuxième position, on trouve :

— Un jour, tu auras un nouveau bébé que tu aimeras encore plus.

Comme s'il était possible d'aimer davantage ! Pire : de remplacer !
Ex æquo avec :

— Heureusement que tu l’as perdu à six mois et pas à neuf !

Comme si la durée d’une grossesse définissait sa légitimité ou le degré de gravité de la perte subie. Pire : le poids du chagrin auquel on peut prétendre avoir droit ! Mais la palme d’or revient sans aucun doute à :

— Bon bah voilà... c’était pas viable... c’était pas viable !

Merci, vraiment ! Les gens pensent que leurs paroles consolent, mais elles sont maladroitement, parfois blessantes, et même stupides. Je ne leur en veux pas, au fond ils ne savent pas. Mais surtout, ils ne mesurent pas la chance qu’ils ont d’ignorer. Je donnerais n’importe quoi pour pouvoir ignorer encore, moi aussi. Maintenant, je suis passée de l’autre côté, du côté de ceux qui savent. Et il n’y a pas de retour en arrière possible.

Le pire, dans l’histoire, c’est qu’il faut les plaindre, les autres... les ménager, en se taisant et en continuant à sourire comme si de rien n’était, car notre souffrance les met mal à l’aise. Alors on en vient à avoir honte de ce que l’on ressent, montre ou exprime. Et on se sent coupable, ne faisant qu’ajouter du poids à une enclume déjà bien trop lourde.

En descendant l’allée du cimetière, mon regard s’est arrêté sur une tombe dont la dalle qui servait de scellé était fracturée. Je me suis demandé comment un esprit sain pouvait avoir l’idée de vandaliser une tombe. Il faut être fou, ou n’avoir aucun respect pour qui ni quoi que ce soit ! Et de nos jours, ce genre de personne court les rues, malheureusement.

Mais celle-ci avait probablement été laissée à l’abandon, sans fleurs ni plaque. Sa pierre, parsemée de lichen et assombrie, était le seul vestige restant à s’éroder au fil du temps.

Parfois, passé un certain délai, la commune se réapproprie les concessions qui ne sont plus entretenues pour les réattribuer. C'est navrant. Quand il ne reste plus de famille pour prendre soin des caveaux, on s'évapore dans le néant... C'est désolant, aussi, de constater qu'il y a tant de disparités dans la mort. Certaines tombes sont couvertes de gerbes, d'autres de moisissure. Certains reposent sous un splendide granit, quand d'autres sont juste enfouis sous terre.

Quoi qu'il en soit, je n'accepterai jamais d'avoir acheté un cercueil à la place d'un berceau. D'avoir dû étreindre la mort, et pas mon enfant.

Mes yeux se relevèrent. Devant moi, il n'y avait qu'un seul porteur. Cela suffisait, après tout. J'avais l'impression qu'il tenait mon âme brisée entre ses mains, et que c'était elle qui nous quittait à jamais. Je comptais les marches qui me menaient au caveau, et quand je l'ai aperçu, mes jambes ont bien failli me faire défaut. Ils étaient tous là, ils attendaient.

Deux petits tréteaux attendaient, eux aussi, près du monticule de terre que l'ouverture du caveau avait formé. J'ai regardé mes parents, dans l'espoir de trouver le courage de faire face à cette atrocité que la vie avait choisi de nous faire endurer. En cet instant, leur présence était tout ce dont j'avais besoin. S'ils n'avaient pas été là, je me serais sûrement effondrée.

Le vent, chaud, mais léger, allait et venait, tournoyait, dansait entre les stèles de pierres vieillies. Il disparaissait momentanément pour revenir de plus belle, parfois mêlé d'une fine poussière. Puis il s'est arrêté près de moi, planant au-dessus de mes épaules comme un vautour sur sa proie. Alors que mon regard se perdait dans les

abîmes grands ouverts devant mes pieds, il m'a saisi la gorge avec ses doigts crochus et m'a chuchoté :

— C'est fini...

J'aurais simplement voulu mourir, comme beaucoup d'autres fois depuis.

Je ne pleurais pas, mes yeux trop secs ne le pouvaient plus. Au fond de moi, je ne ressentais plus rien. Plus de mouvements. Plus de coups. Plus de vie. J'étais vide, après tout. J'étais là, à essayer de réaliser, à me demander comment faire pour vivre après cela. Pour survivre... Dans le son du silence... Sans ces cris d'enfants qui assourdissent ou rendent fous, mais tellement synonymes de bonheur. Sans son petit corps serré contre le mien, sans son odeur. Sans elle... J'étais là, mais de temps à autre en tant que spectatrice, observant la scène de loin, perdue dans le déni. Car, non, cela ne pouvait pas m'arriver à moi ! On croit toujours, à tort, que le pire n'arrive qu'aux autres. Mais notre abri n'est en fait qu'illusion.

Le déni a cela de magique qu'il nous protège de la souffrance. Pour un temps seulement. Les pensées sombres s'évaporent, le mal s'atténue, mais d'un coup un claquement de doigts nous ramène à cette réalité abominable que notre esprit a essayé de fuir l'espace d'un instant. Le déni est comme une drogue : il soulage, apaise, reconforte, mais plus l'on s'y enferme, plus l'issue est douloureuse. Parfois, je m'y noyais de tout mon être, et j'y étais bien.

Puis, en refaisant surface, j'avais l'impression de crier :

— Par pitié, aidez-moi !

Mais j'avais beau y employer toute ma force et toute ma rage, c'était comme si personne ne m'entendait. J'étais seule, dans le noir absolu, perdue au milieu d'un océan de détresse, brutalisée

par des vagues monstrueuses, tirée vers le fond d'un maelstrom en ébullition.

Mes proches essayaient pourtant de me sortir de cet enfer. Mais c'était impossible, et autant eux que moi ne le comprenions pas. Le seul baume efficace serait le temps qui passerait... Malheureusement, dans un tel cas, il semble interminable. Il prend son temps, même.

J'endurais chaque seconde de lucidité qui s'écoulait comme un supplice. J'étais la proie de démons qui prenaient plaisir à venir me torturer. Mon esprit était parasité par des souvenirs qui me hantaient, mais l'instant d'après, il se déconnectait pour me faire replonger dans un état second, mêlé de confusion et d'amnésie. Chaque retour à la réalité était aussi violent qu'une fracture ouverte. Et je ne supportais plus ces montagnes russes émotionnelles. Le goût aérien du déni versus la profondeur du spleen... Tout un programme !

Aucun parent ne devrait avoir à enterrer son enfant. Cela ne va pas dans l'ordre normal des choses de la vie. Il n'y a rien de pire que la mort inversée, celle qui double et qui arrive avant celle qui devrait, celle qui fait demi-tour subitement pour prendre un raccourci. C'est le tourment le plus complexe de la vie.

Ce caveau, je le connaissais déjà. Il y a vingt-sept ans, je me tenais là, derrière ma grand-mère, aux côtés de mon père et de ma sœur, entourée de personnes dont je connaissais à peine le visage et le nom. Mon grand-père paternel venait de nous quitter brutalement. Il avait soixante-huit ans. Un triple pontage qui avait mal tourné en salle de réveil. L'opération s'était bien passée, mais ensuite... Erreur médicale ou pas, nous ne le saurons jamais. C'était son heure, c'est tout, mais mon cœur n'était pas prêt.

La différence cette fois, c'est que la foule se tenait derrière nous deux, lui et moi. Dans ma main, la sienne, celle de M., mon Amour, mon partenaire, le père de mon enfant. Lui, qui ne m'a jamais abandonnée face à l'adversité. Lui, qui est toujours resté fort pour moi, quand je sombrais, quand la réalité happait mon esprit dans les profondeurs de l'Enfer. J'étais là, et je me demandais pourquoi la vie nous faisait endurer cela. S'il y avait un message, je ne le comprenais pas. S'il y avait une raison, elle était cruelle.

Le caveau était couvert de gerbes. Il était magnifique. Parmi les plaques, j'ai aperçu la nôtre. Voilà l'unique cadeau que nous pouvions lui faire, de toute notre vie. Deux cœurs enlacés et deux colombes. Et trois mots qu'encore aujourd'hui je peine à lire...

Je ne pensais pas qu'un cercueil pouvait être aussi petit. Il était là, posé devant nous. Une plaque clouée sur le dessus avec, pour inscriptions, un nom, un prénom et une seule date. Pas deux. Signe que la vie et la mort, amies plus qu'ennemies cette fois, s'étaient donné rendez-vous le même jour. Ce cercueil, si petit, trop petit pour être vrai, m'arrachait mon enfant et une partie de mon âme à tout jamais.

Et tandis que résonnait la douce mélodie que nous avons choisie pour elle, comme une plume balayée par le vent, je la regardais, impuissante, s'envoler loin de nous. À jamais. Anna, notre fille.

À notre retour à la maison, je suis restée un moment devant la porte d'entrée. Je savais qu'en l'ouvrant, je l'entendrais. Le son du silence. Il était là, juste derrière, prêt à me bondir dessus et à me taillader férocement le cœur. Alors je suis restée dehors jusqu'au soir. Tout le monde nous avait suivis, nous avons organisé un repas pour ne pas rester seuls. Seuls avec notre chagrin. Seuls avec le son du silence.

Comme le soleil jouait les prolongations et que nous avons mangé dehors, la journée fut plutôt douce et agréable. J'ai même cru parfois que tout cela n'était qu'un mauvais rêve. Mais la réalité revenait vite quand je touchais mon ventre. J'avais encore ce genre de réflexe qu'ont les femmes enceintes. Je me caressais le ventre avec la main droite, en faisant des demi-cercles de gauche à droite. Je sais bien qu'ils le remarquaient, mais ils ne disaient rien.

Je n'osais pas boire : dans mon état, il ne fallait pas... l'instant d'après, je vidais un verre de vin. Une cigarette ? Surtout pas ! Euh... si, en fait ! Je n'ai rien mangé. Je n'avais pas envie de parler, ni rire, ni pleurer. J'étais là, assise, j'observais, j'écoutais. Le bruit de leur présence était réconfortant. J'aurais voulu que ce moment de répit perdure.

Quand ils sont tous partis et qu'il a fallu fermer la porte, j'ai cru mourir. Je n'arrivais pas à lâcher la poignée. Il était là, agrippé sur mes épaules, plantant ses ongles acérés dans ma chair meurtrie. Le son du silence. Je ne pouvais pas me battre contre lui, je devais apprendre à survivre avec.

J'ai traversé le long couloir et je suis montée pour aller me changer. Je ne pouvais pas dormir. M., lui, dormait déjà. Je préférerais cela, plutôt que de le voir malheureux. Plutôt que de le voir essayer de me parler ou de m'approcher. C'est difficile à avouer, mais sa présence à lui me dérangeait. Je ne savais pas pourquoi. Je sentais qu'un fossé gigantesque se creusait entre nous. Il n'avait rien fait de mal, pourtant.

Et je suis passée devant sa chambre à elle. Autant que moi, elle était vide. Il n'y avait qu'un fauteuil à bascule en bois que ma mère nous avait prêté. Je m'y étais imaginée pendant des mois, la berçant

dans le creux de mes bras, mon pouce caressant son petit front pour l'endormir. Alors je m'y suis assise. Puis j'ai basculé, d'avant en arrière, les bras résolument vides. Et là, j'ai pleuré pendant des heures, à m'en dessécher l'âme.

Le lendemain matin, en me réveillant, encore une fois, je me suis mise à croire que ce n'était qu'un mauvais rêve. Comme un geste instinctif de survie, j'ai touché mon ventre. Vide. Pour être bien sûre, je me suis levée à la hâte et je suis allée vérifier dans sa chambre. Vide. Cette routine fut mienne pendant des mois durant.

Mes nuits étaient courtes. Je ne dormais presque plus. Quand j'y arrivais, grâce à une médication lourde, mes rêves étaient une véritable torture. Je revivais sans cesse la même situation. J'étais enceinte, et quelqu'un - ou quelque chose - me poursuivait pour m'arracher mon enfant. Mais je n'arrivais pas à fuir, mes jambes étaient comme prises dans du béton. Je faisais du sur place et mon bourreau se rapprochait de plus en plus. Quand son ombre s'abattait sur moi, un hurlement long et étouffé m'arrachait violemment de mon sommeil. Il disait :

— Maman.

C'était si réel qu'un frisson me glaçait le sang. Je remontais alors la couverture sur mes oreilles et l'appuyais fortement pour ne plus l'entendre. Mais le son du silence prenait le relais.

Mes journées étaient d'une longueur insupportable. Je partageais mon temps entre la chambre vide pour pleurer, la cuisine pour regarder par la fenêtre et le jardin pour fumer. Je ne quittais plus la maison, et personne ne venait. Je ne supportais plus de voir du monde, et surtout que le monde me voit comme cela. J'avais l'impression que l'on m'avait marqué la chair au fer rouge. Le moindre contact physique m'était affreusement douloureux.

J'étais devenue un zombi, errant sans but, et je voulais me cacher dans le trou le plus profond qui soit. Je ne travaillais plus, et même je n'en avais plus aucune envie. Pourtant, j'avais des tas de projets avant cela. Des envies. Des rêves, aussi. Mais ils avaient tous disparu de mon esprit, laissant place à des abysses titanesques.

Mon avenir se résumait à répéter inlassablement ces journées rituelles, jusqu'à ce que la mort vienne me frapper à mon tour. Ou plutôt me délivrer. Oh oui, j'y ai pensé, bien sûr, à quitter ce monde ! Souvent ! Même très souvent. Mon enclume était devenue trop lourde. Mais comment aurais-je pu faire endurer ce que je vivais à mes parents ? La mort inversée... Je ressentais une infinie et pesante solitude, associée à un incommensurable chagrin.

Et même si cela relevait de mon choix, je ne l'étais pas, seule...
Et heureusement !

Chapitre 2

Près de moi, suivant chacun de mes pas, il y avait une petite boule de poils âgée de huit mois. La première fois que je l'avais vu, il sautait sur un autre chiot deux fois plus gros que lui, fièrement et sans peur. Je m'étais agenouillée pour le regarder, amusée. Il s'était alors approché de la vitre qui nous séparait et l'avait léchée entre ses deux petites pattes avant, comme s'il s'agissait de mon visage. Le coup de cœur avait été immédiat. Aussitôt réservé, je repartais avec lui trois jours plus tard. Mon plus fidèle et tendre ami. Mon petit shih-tzu. Mon Piwite.

Je l'avais attendu des années, par manque de budget je l'avoue, mais surtout par manque d'altruisme de la part de mes conjoints précédents, qui ne mesuraient pas mon besoin vital de chérir et de m'occuper d'un petit être. Me sentir utile, importante, et surtout aimée. Ce soir-là, non pas par le miracle du hasard, mais tout simplement parce que c'était écrit ainsi, la vie l'avait mis sur mon chemin. Je ne l'ai jamais regretté. Jamais.

Les premiers mois, je le faisais me suivre partout. Il dormait avec moi, dans le creux de mon cou. Je lui ai donné tellement de mauvaises habitudes, qu'en mon absence les bêtises n'ont pas tardé à arriver. Il mâchouillait tout ce qu'il trouvait, il grattait la terre des pots de plante, il renversait sa gamelle d'eau et se roulait dedans avant de monter sur le canapé... Parfois, il pleurait derrière la porte quand je partais. Comme une andouille, je lui expliquais que je revenais vite, que j'allais faire des courses, qu'il ne fallait pas qu'il s'inquiète. Si quelqu'un m'avait vue parler à ma porte... !

Je n'ai jamais pu le gronder, il était bien trop mignon. Mais maîtresse a changé. Elle est devenue triste et sans vie.

Je pouvais rester assise ou couchée par terre pendant des heures dans la chambre vide, il se blottissait contre moi et ne me quittait plus. Quand je pleurais, il se redressait et me regardait en hochant la tête, assis maladroitement de côté. Ses petits yeux ronds brillants, rivés sur les miens, m'apportaient du réconfort. Il était là, là pour moi, et il me le montrait. J'avais juste à bouger un peu, et il se relevait en sautillant et en agitant énergiquement sa petite queue pour m'appeler au jeu. Il se manifestait comme il le pouvait pour attirer mon attention. C'est amusant de se rappeler les stratagèmes qu'il élaborait pour arriver à ses fins. Il commençait par aboyer, avec sa petite voix de chiot, puis il faisait couiner un de ses jouets en plastique et le jetait en l'air avant de le prendre sur la tête. Ensuite, il allait tirer un de mes foulards et se faisait tomber dessus le petit portant, contre lequel il râlait pendant dix minutes, la croupe dressée en l'air. Il se mettait alors à courir comme un fou et finissait par glisser sur le ventre, tout pataud qu'il était. Pour terminer, il se roulait sur le dos en grognant et se frottait la truffe avec ses deux petites pattes avant. Le tout en s'assurant bien que je le voyais faire, jusqu'à ce que je sorte de mon immobilité et que j'aie joué avec lui.

Au début, je me contentais de l'observer. Même si mon amour pour lui n'a jamais changé depuis le premier jour, j'ai peut-être été quelque peu distante avec lui par moments. Voire ignorante. Et je m'en veux tellement... Mais cela n'a pas duré. Petit à petit, sa présence et la gaieté qu'il dégageait me ramenèrent doucement à la vie.

J'avais besoin de lui. Lui aussi avait besoin de moi. Il était dépendant de moi. Il m'avait choisie, moi, et j'étais désormais tout son monde. Il me fallait simplement ouvrir les yeux et me rendre compte de la chance que j'avais de l'avoir près de moi. Alors, un jour, je me suis relevée pour de bon. Je l'ai pris dans mes bras, et je lui ai juré que jamais je ne l'abandonnerais. Il est devenu ma bouée de sauvetage.

Bien entendu, certains ignorants - pour ne pas dire ignares -, se sont moqués de moi et n'ont pas compris le lien fort qui s'était tissé entre lui et moi. Peu importe. Qu'ils le restent, stupides ! À ce moment de ma vie, ce n'étaient pas des humains dont j'avais besoin, mais d'un être qui me voyait, vraiment, qui était là pour moi, pleinement, et, par-dessus tout, qui ne me jugeait pas. C'est la grande différence avec les humains. Ils peuvent bien dire ce qu'ils veulent, ils sont dans le jugement permanent. Moi, ils me regardaient avec pitié.

Piwite, lui, ne me jugera jamais et m'aimera toujours, quelle que soit mon humeur et quoi que je fasse. Cet amour est pur et inégalable, tant par sa sincérité que sa gratuité. Et je remercie le Ciel pour ce merveilleux cadeau qu'il m'a fait, à ce moment précis de ma vie. Quand finalement, j'en avais le plus besoin.

Aujourd'hui, pour mon plus grand bonheur, mon pépère est toujours près de moi. Il a presque dix ans maintenant, et encore plus de surnoms ridicules à son actif. Il m'a offert des années de bonheur incommensurable. Tous les soirs, je l'embrasse tendrement et prie le Ciel pour qu'il y en ait encore d'autres, beaucoup d'autres.

Les bêtises de chiot sont devenues des dégâts matériels hallucinants pour un chien de sa taille. Oui, j'en suis encore, comme

une andouille, à lui parler derrière la porte quand je m'en vais. Il s'est déjà enfui une ou deux fois, pas très loin, heureusement. Il m'a fait quelques frayeurs en mangeant ses croquettes. Il a eu une dizaine d'ulcères aux yeux qui m'ont coûté un bras chez le vétérinaire. Peu importe, je veux encore des tas de moments, des moments où il dort paisiblement dans son panier à côté de moi quand je regarde la télévision, lis ou travaille, des moments où il est assis sur le siège passager et me regarde d'un air perplexe quand je conduis. Des bagarres sur le canapé, des cache-cache et des courses poursuites dans la maison, des séchages festifs après le bain, des trous dans les massifs et des grognements indiquant l'heure de la friandise ou de la gamelle.

Il a aussi fait du skate, de la carriole tractée derrière un vélo, il a détesté la mer, mais adoré le sable, il a assisté à un meeting de motards, à une course landaise, à des ferias, il a eu des coiffures toutes plus ratées les unes que les autres, on l'a déguisé en tout et n'importe quoi. Bref, des moments de pur bonheur avec un être unique, doté d'une gentillesse exceptionnelle. Je n'ai jamais rencontré son égal chez un humain.

Parfois, je pense au jour où il me quittera. J'en pleure aussitôt. Je le redoute. J'en suis terrifiée. Je sais que je dois m'y préparer, même s'il a encore de belles années devant lui à partager avec moi. Comment vais-je pouvoir vivre sans lui ? Je serai inconsolable, perdue, à nouveau seule. Il est, lui aussi, une partie de mon âme. Qu'il emportera avec lui.

Mais dans mon tourment, un humain était là lui aussi. M., mon Amour, mon partenaire, le père de mon enfant. Et finalement, c'est la combinaison de ces deux êtres auprès de moi qui m'a délivrée du néant dans lequel je me perdais.